

tiens : « N... mais emplissez-vous de l'Esprit-Saint... craindre qu'aujourd'hui on ne prenne aisément pour l'Esprit-Saint des ivresses d'origine douteuse.

\* \* \*

L'intention était bonne de redonner une autonomie certaine aux évêques, successeurs des Apôtres, dans la responsabilité de l'Église universelle. Mais cette autonomie relative ne pouvait être que personnelle : le jugement de prudence d'un pasteur sur sa part du troupeau, et même d'ailleurs sur l'ensemble du troupeau. En allant au martyre, saint Ignace, second évêque d'Antioche après saint Pierre, voulait n'avoir dans l'âme que le souci de l'Église universelle.

La collégialité, notion moderne, essentiellement abstraite et bureaucratique, au lieu de renforcer l'autonomie et la responsabilité personnelle de l'évêque, ne fait que le dispenser de toute décision personnelle : la collégialité est un alibi. Nul ne sait plus quel nom et quel visage mettre sur une prise de position épiscopale. Si quelque force secrète et inavouable pousse un évêque d'un côté, tous les autres suivent. Les évêques français ne se sentent plus ordonnés pour l'éternité selon l'Ordre de Melchisedec, qui était un prêtre seul et investi de toute l'autorité de Dieu, ils se sentent ordonnés pour le temps selon l'Ordre de saint Panurge, qui n'est pas dans le calendrier

catholique. A la limite, nos évêques français préféreraient aller en enfer pourvu qu'ils y aillent tous ensemble, que d'aller au paradis chacun à son tour.

Le fait que les évêques français se réunissent pour délibérer et décider en commun n'est pas nouveau. Ils l'ont toujours fait sous l'Ancien Régime, au temps où l'Église de France, Fille Aînée, s'appelait l'« Église gallicane ». Mais cette Église gallicane n'a jamais pratiqué l'abdication personnelle de chaque évêque en faveur de la collégialité anonyme. C'est à l'Assemblée des évêques français en 1700, pour défendre une proposition contre la morale relâchée des jésuites, que Bossuet déclarait : « Si, contre toute vraisemblance, et par des considérations que je veux ni supposer ni admettre, l'Assemblée se refusait à prononcer un jugement digne de l'Église gallicane, *seul*, j'élèverais la voix dans un si pressant danger, *seul*, je révélerais à toute la terre une si honteuse prévarication, *seul*, je publierais la censure de tant d'erreurs monstrueuses! » Voilà! ça, c'était un évêque français, digne successeur des Apôtres, et qui n'avait pas peur de se retrouver seul pourvu que ce fût avec Jésus-Christ et la vérité de Jésus-Christ.

Chacun de nos évêques a surtout peur de se retrouver *seul*. Quand il lui arrive de se trouver seul devant elle, la vérité n'est plus tout à fait pour lui la vérité. Quand il est bien perdu et anonyme dans le troupeau bêlant des autres évêques français, alors rien ne lui paraît monstrueux, rien ne lui paraît erroné, rien ne lui paraît dangereux pour la foi, rien

ne lui paraît idolâtrique. La collégialité épanouit pour chaque évêque français le confort de l'obéissance totalitaire à l'ensemble, le lâche confort d'être soulagé de son âme.

Il est curieux de constater combien les mêmes causes produisent les mêmes effets, et jusqu'à quel point les mêmes mots reviennent à des siècles de distance pour couvrir les mêmes tentatives de désintégration ecclésiastique. On se souvient du succès qu'eut, à la fin de la dernière guerre, dans le clergé français, le livre des abbés Daniel et Godin : *France, pays de mission*. Le livre paraissait nouveau dans son esprit et dans son titre? Pourtant, rien n'y était nouveau, ni l'esprit ni même le titre. C'était le vieil esprit impérialiste et jésuite, acharné à détruire les structures ecclésiastiques locales et les coutumes millénaires.

Et quant au titre, Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal*, cite un historien hollandais qui définit bien l'entreprise de démolition d'une hiérarchie locale au XVII<sup>e</sup> siècle, au profit d'une ambition d'Empire : les jésuites, dit-il, « ennemis de la hiérarchie et de l'organisation des Chapitres, poussaient leurs menées et étendaient leur crédit, sous prétexte de faire plus directement les affaires de Rome; ils prétendaient réduire à néant les droits et les prérogatives de l'épiscopat aussi bien que l'autorité des curés et pasteurs du second ordre. Tirant argument de la persécution même et de l'oppression que subissaient les catholiques, ils auraient voulu obtenir que tout ce pays

de Hollande fût considéré comme simple *pays de mission*, où il n'existait ni clergé ni corps d'Église. Le Vicaire Apostolique, tenant tout du Saint-Siège, eût été tout entier dans la main du pape ». C'est toujours la même entreprise, sauf que, cette fois-ci, ce n'est plus au profit du pape qu'on a voulu faire de la France un « pays de mission », mais au profit d'une obscure ambition nihiliste et démagogique.

Sortons du brouillard! La collégialité, telle qu'elle est actuellement pratiquée dans l'Église de France, est dans le droit fil de la même entreprise destructrice de la hiérarchie. Elle marque, pour chaque évêque, une démission éclatante de son autorité apostolique. En dénonçant ouvertement cette démission, c'est nous qui sommes les véritables défenseurs de l'autorité épiscopale et du mandat inaliénable que le Christ a confié à ses Apôtres. Nous ne sommes pas disposés à endosser un rôle absolument contraire à celui que nous remplissons dans l'Église. Les défenseurs de l'épiscopat, contre les évêques mêmes, c'est nous!

Ce qu'il y a de particulier en France, depuis plus de trente ans, c'est que les évêques français – bien loin d'apercevoir le danger d'anéantissement de leur autorité que représentent la tentative de faire de la France un « pays de mission » et maintenant l'exercice concret de la collégialité – donnent les mains à une telle entreprise, se font volontairement les instruments de leur propre ruine et du reniement de leur mission sacrée. Ce sont des gogos, et des gogos obstinés et méchants.

Là encore la démocratie totalitaire n'est que la corruption d'un Empire qui se défait. Il ne s'agit plus de remettre toute l'autorité aux mains du pape, il s'agit de dissoudre toute autorité au profit d'une bureaucratie anonyme, ce qui laisse le corps de l'Église sans véritable tête, sans distinction de membres et de fonctions, sans véritable coordination, sans défense. La tentation de l'Empire spirituel (et aussi temporel) à laquelle la papauté a si longtemps cédé, laisse maintenant l'Église latine dans un état d'anarchie, qui est la rançon naturelle de la dictature. Comme l'écrivait Montesquieu : « Quand on ne veut que de bons esclaves, on n'obtient que de mauvais sujets. » Nous en sommes aux mauvais sujets.

\* \* \*

Les jésuites n'ont été si néfastes que parce qu'ils représentaient au sein de l'Église un esprit qui était bien de leur temps, mais qu'ils ont porté à un degré de méthode et de concentration dévastateur, c'est l'esprit courtisan, complémentaire de l'idéal de l'Empire. Dans la belle période du Moyen Age, la période la plus civilisée et la plus rayonnante, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, les évêques n'étaient pas les courtisans du pape, mais les nobles non plus n'étaient pas les courtisans du roi, et même le petit peuple avait son franc-parler. Un proverbe comme « Un chien regarde bien un évêque » vient chez nous du fond des âges. Des historiens modernes ont inter-

prété comme des signes d'anticléricalisme au Moyen Age ce qui n'était qu'une admirable liberté populaire de penser et de juger.

C'est une tentation terrible que la troisième tentation du Christ au désert : « Tous les Royaumes de la terre et leur gloire! » Les jésuites ont joué auprès des papes le rôle du tentateur. Il est difficile de résister à la bouffée d'orgueil, qui monte du cœur à la tête, de se savoir le maître d'un Empire, avec à son service une troupe non seulement de flatteurs mais surtout de soldats capables du dévouement le plus absolu, et sans le moindre esprit critique dans l'obéissance : tels sont les jésuites, tels ils étaient surtout.

Même après avoir perdu les États pontificaux, il semble impossible aux papes modernes d'abdiquer tout rôle politique et diplomatique dans les affaires de ce monde, de renoncer totalement à tout Empire. Pourtant on sent bien que la politique n'est absolument pas dans l'héritage de Pierre et que celui-là sera un grand pape, qui jettera par-dessus bord toute politique vaticane. Un jour ou l'autre, la tempête sera telle, qu'il y sera sans doute forcé. En attendant, il y a une dialectique de la politique vaticane qu'il est intéressant de percer à jour.

Il y a plus d'un siècle, en octobre 1873, Dostoïevski \* analysait ainsi l'esprit des révolutions modernes, dans lesquelles il discernait la poussée de l'Antéchrist : « Notez que cet Esprit mauvais est por-

\* Dans le *Journal d'un écrivain*.

teur d'une foi passionnée, et n'agit donc pas simplement par la paralysie de la négation ou la séduction des promesses les plus positives.

« Il porte une nouvelle foi antichrétienne, et par conséquent de nouveaux principes moraux pour la société. Il se prétend capable de reconstruire le monde en entier, de rendre tous les hommes égaux et heureux, et d'achever pour les siècles l'éternelle Tour de Babel : d'en poser la suprême clef de voûte. Parmi les tenants de cette foi, il se trouve des hommes de la plus haute intelligence; elle anime aussi tous les petits et les déshérités; ceux qui sont accablés de labeur et de charges, *ceux qui sont las d'attendre le Royaume du Christ*, tous ceux à qui sont refusés les biens de ce monde, tous les nécessiteux..., et tout cela est tout proche : devant la porte...

« Un prophète inspiré de Dieu serait ici insuffisant... Et le prophète sera roué de coups. L'Esprit nouveau viendra, la société nouvelle triomphera *indubitablement*, en tant qu'elle *seule* apporte une idée nouvelle, positive, en tant qu'elle est la seule issue prédestinée à toute l'Europe. Cela ne peut pas faire le moindre doute. Le monde ne sera sauvé qu'après avoir été visité par l'Esprit mauvais. Et l'Esprit mauvais est proche : nos enfants peut-être le verront. »

Pour avoir été écrit et publié il y a plus d'un siècle, je pense que cela est saisissant. Mais le plus saisissant de tout est que Dostoïevski prévoit qu'au lieu de le combattre, les papes essaieront de composer avec cet

Esprit mauvais. Sous la roublardise italienne, il y a une telle naïveté dans la politique vaticane qu'elle ne reconnaît pas l'Esprit mauvais, et c'est cela qui est dramatique : « C'est avec les naïfs qu'on fait les monstres! » Dostoïevski poursuit :

« Rome comprendra, pour la première fois depuis quinze cents ans, qu'il est temps de rompre avec les grands de ce monde et d'abandonner l'espoir en les rois. Et croyez-le bien, Rome saura se retourner vers le peuple, vers ce même peuple que l'Église romaine a toujours repoussé avec hauteur, auquel elle cachait même l'Évangile du Christ en interdisant de le traduire. Le pape saura aller au peuple, à pied et déchaux, pauvre et nu, avec une armée de vingt mille combattants jésuites, experts à capturer les âmes humaines.

« Tiendront-ils, contre cette armée, les Karl Marx et les Bakounine? C'est douteux! Le catholicisme sait tellement bien, quand il le faut, faire des concessions, consentir à tout! Or, qu'en coûte-t-il d'assurer au peuple ignorant et misérable que *le communisme et le christianisme, c'est tout un*, et que c'est ce qu'a toujours dit le Christ? N'y a-t-il pas maintenant des socialistes, et même intelligents et avisés, qui sont persuadés que l'un ou l'autre, c'est la même chose, et *qui prennent sérieusement l'Antéchrist pour le Christ?* »

Vive Dostoïevski d'avoir parlé si clair! Peut-être est-il un peu sommaire dans son jugement d'un catholicisme depuis toujours coupé du peuple, mais,

quand on le lit et le relit, on suit des yeux dans les eaux profondes de notre époque les évolutions de la politique vaticane, comme, de la rive, le pêcheur suit du regard le brochet dans le courant.

Sous le flou délibéré de la politique vaticane, on pressent, à quelques signes qui ne trompent pas, le choix tragique auquel les papes vont être acculés très bientôt, et le plus tôt sera le mieux : ou bien abjurer le Christ et passer à l'ennemi pour garder les défraîchissements du césarisme; ou bien rejeter définitivement tout rôle politique, pour assurer uniquement, fût-ce par le martyre, la fonction de Vicaire du Christ et de pasteur des âmes.

Je parle de signes qui ne trompent pas. Le dernier Concile de Vatican II, non seulement n'a pas fait allusion aux horreurs des camps de concentration nazis, mais il a refusé de renouveler les condamnations portées contre le communisme « intrinsèquement pervers ». De fait il a brisé la solidarité de l'Église militante avec ses martyrs de derrière le rideau de fer. Devant les persécutions atroces des chrétiens en régimes communistes, même silence de Paul VI.

Soljénitsyne arrive en Europe occidentale, délégué d'une armée de spectres, dont il a écrit les témoignages. Invité par le plus grand syndicat ouvrier des États-Unis, il fait un séjour dans ce pays. Le président Gerald Ford refuse de le recevoir : la Maison-Blanche est aussitôt submergée de protestations émanant de tout le vaste peuple américain. Mais le

pape non plus n'a pas reçu Soljénitsyne : aucune protestation ne s'est élevée de quelque lieu que ce soit de la catholicité. C'est bien la preuve que l'opinion catholique mondiale est contaminée par l'esprit courtois, ou plutôt qu'il n'y a pas d'opinion catholique du tout.

Nouveau président des États-Unis, Jimmy Carter envoie un message de sympathie à Sakharov qui défend les droits de l'homme en Russie. Le pape ne peut ou ne veut pas envoyer un message de réconfort et de fraternité aux chrétiens persécutés de Russie. Il y a beaucoup de honte à être catholique romain aujourd'hui. N'importe qui se met à parler comme un pape, n'importe qui, sauf le pape lui-même. Et tout le monde trouve cela très bien. Pour dire clairement ce que j'éprouve, c'est moi dont on dira que je suis un mauvais catholique.

Il convient de ne pas trop s'étonner. L'Évangile raconte que, sur la route de Césarée de Philippe, le Christ a reçu une belle profession de foi de saint Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant! » Le Christ répond : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église. »

Enhardi par cette promesse, Pierre se met à donner à son Maître des conseils de prudence, c'est-à-dire par élaborer pour lui une politique. C'est dans le caractère de Pierre, on ne le changera pas. Il faut entendre ce que le Christ lui dit : « Arrière, Satan, tu n'as pas le goût de Dieu mais la saveur des choses humaines! » Il se fait drôlement rabrouer, le

chef des Apôtres, avec sa politique. Il n'y a aucun des interlocuteurs du Christ, sauf le Diable lui-même et Pierre, que le Christ appelle « Satan ». Il faut avouer que la politique vaticane a toujours dégagé un fort remugle d'humain, trop humain, elle dégage même aujourd'hui une subtile senteur de l'Esprit mauvais.

Certes, ce serait trop demander que d'exiger du pape qu'il ait le génie de Dostoïevski dans l'analyse des profondeurs de l'époque. Mais on pourrait tout de même attendre de lui qu'il ait lu Dostoïevski, et qu'il en ait fait son profit. Après tout, il est possible que M. Gromyko, reçu officiellement par Paul VI, ait lu, lui, Dostoïevski. Comme M. Gromyko est russe, c'est même probable. Dans ses négociations avec le Vatican, il perce à jour le dessein profond de cette politique cléricale. Il sait à l'avance jusqu'où il peut aller trop loin avec elle et qu'il ne peut jamais aller trop loin : cette politique est tellement politicienne qu'il n'y a pas de bornes devant lui à ses exigences.

On ne peut pas demander de Paul VI plus qu'il ne peut donner. Il ne connaît rien de la vie. Il n'a jamais été mélangé dans l'épaisseur de la pâte humaine. Quand il est né, le livre de Renan *l'Avenir de la Science* était encore un livre récent. Paul VI fait partie de cet âge classique qui se termine et qu'on ne reverra plus jamais. Tout va changer de sens et Paul VI est le dernier homme qui puisse comprendre les mutations qui vont venir. C'est essentiellement

un optimiste et un naïf : tous les phénomènes de décomposition qui nous entourent, il les prend pour des signes de renouveau, méprise fréquente chez les gens qui n'ont aucune expérience de la vie.

Son éducation, il l'a faite avec des précepteurs, sans quitter les jupes de sa maman. Sa faible santé l'a dispensé de toutes les corvées des garçons de son âge. Entré dans l'état ecclésiastique, il n'a pas quitté les chancelleries. Il n'a jamais su ce qu'est une fin de mois. Il a vécu deux grandes guerres mondiales, sans les faire, bien à l'abri de tout, au Vatican. Il n'a même pas été en prison, handicap vraiment exceptionnel pour un homme de sa génération. Bref il a eu la vie d'un poisson rouge dans un bocal. Il nous faut bien le prendre comme il est, mais cela explique beaucoup de choses.

Comment pourrait-il soupçonner l'œuvre de l'Esprit mauvais dans notre société et dans l'évolution de notre civilisation? Quand on en sera arrivé à cette humiliation suprême, prédite par Dostoïevski, où un pape proclamera que christianisme et communisme, c'est tout un, alors tous les coqs du monde se mettront à chanter. Et un pape viendra, qui ne fera plus de politique, mais qui saura pleurer.

Il y a pourtant une différence irréductible entre Pierre et Judas. Malgré les calculs de l'Esprit mauvais, au dernier moment le pape ne trahira pas. Au dernier moment aussi, un regard de son Maître a transpercé Pierre dans la cour du palais de Caïphe. Ce même regard retiendra le pape

de donner à l'Antéchrist le baiser de l'allégeance suprême.

\*  
\* \* \*

L'apologétique contemporaine, jusques et y compris Teilhard de Chardin, fait irrésistiblement penser à l'histoire du Petit Chaperon rouge. La profonde candeur de l'Église, cette candeur enfantine qui vient du fond des âges, cette candeur originelle de Fille de Roi – qui sait dès le berceau que l'univers entier, de l'atome à la plus lointaine constellation encore invisible, fait partie de son héritage, parce que tout a été créé par Dieu –, cette candeur infinie l'a abusée. Elle n'en revient pas d'admiration pour le monde moderne :

– Mon Dieu! est-il possible? comme il a des bras puissants pour étreindre jusqu'aux astres!...

– Comme il a l'oreille fine pour percevoir les ondes les plus subtiles!...

– Comme son regard porte loin dans le passé et dans l'avenir!...

– Quel appétit, et quelles belles dents!...

L'Église a cessé de croire au grand méchant loup. C'est l'histoire de filles tellement bien élevées, qui tombent amoureuses d'un barbeau parce qu'il sait conter fleurette et qu'il est beau garçon. Comme le Petit Chaperon rouge, l'Église commet une erreur sur la personne. Elle ne sait pas encore ce qu'est le monde moderne, que son intention profonde n'a

jamais été de servir Dieu mais de le supplanter, et que, s'il a de belles dents, c'est pour la dévorer, elle, l'Église. Comme elle est encore candide sous son chaperon italien!

Les choses ont pris un tour trop terrible pour qu'on puisse rester dans la parabole d'un conte de Perrault. A quoi bon faire le procès du monde moderne? Que ceux qui ont vécu se souviennent! La science, qui devait n'être que délivrance, est devenue instrument de destruction et d'humiliation de l'homme, quel terrible réveil après les rêveries de Victor Hugo \*! Si l'homme était aussi bon qu'on l'a dit, comment eût-il pu utiliser sa nouvelle puissance pour tant de destructions, et ses nouvelles connaissances pour tant d'avilissement? Puissance et connaissance ne sont ni bonnes ni mauvaises, tout dépend de l'usage qu'on en fait. Mais cet usage, c'est bien l'homme qui le fait, nul autre! Il n'y a plus d'alibi pour l'homme : non seulement, selon l'antique promesse qui lui fut faite par le Serpent, il a la connaissance du bien et du mal, mais il en a la responsabilité.

C'est peut-être vrai que tous les mots de l'antique religion sont usés, comme des galets à force d'avoir été roulés par le torrent. Mais le dialogue entre Dieu et Caïn, lui, est neuf comme au premier jour :

– Qu'as-tu fait de ton frère?

– Suis-je le gardien de mon frère?

\* « Ouvrir une école, c'est fermer une prison. »